

Maureen Waters O'Neill

D'Arcy McNickle" Le Roman Amerindien au Carrefour de la modernite et de la tradition

Review of International American Studies 2/2, 25-37

2007

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

D'ARCY MCNICKLE: LE ROMAN AMÉRINDIEN AU CARREFOUR DE LA MODERNITÉ ET DE LA TRADITION

Maureen Waters O'Neill

Université Paris I, Panthéon-Sorbonne

Roman phare de la littérature nord-américaine du vingtième siècle, *Les assiégés* de D'Arcy McNickle traite de manière lucide la complexité de la lutte d'une communauté amérindienne pour maintenir son mode de vie tout en suivant les évolutions imposées par l'ère moderne. Ce chef d'œuvre publié en 1936 fait partie de l'essor de la littérature amérindienne qui a eu lieu au courant du siècle dernier. Mais *Les assiégés* n'évoque pas uniquement le dilemme de l'autochtone face à la modernité. Ce roman s'adresse aussi bien aux lecteurs et lectrices autochtones que non-autochtones, à tous ceux qui se trouvent face au pénible choix entre le respect du passé et la course inévitable vers l'avenir.

D'ARCY MCNICKLE – UN ARTISTE ENGAGÉ

La facilité avec laquelle D'Arcy McNickle parle à un si vaste public s'explique peut-être par le fait qu'il a grandi lui-même entre deux mondes. D'origine cris et franco-canadienne par sa mère, et irlandaise-américaine par son père, William D'Arcy McNickle est né le 18 janvier, 1904, à St. Ignatius dans le Montana. La famille de sa mère, Philomena Parenteau, avait fui vers le Montana après l'échec de la révolte des Métis en 1885 et avait été adoptée par les Salish-Katooni (Flathead). Scolarisé à l'école de la réserve pendant son enfance, D'Arcy McNickle est ensuite envoyé contre son gré et celui de sa mère à l'école du *Bureau of Indian Affairs* à Chemawa. Cette expérience du pensionnat a ouvert ses yeux aux conditions cruelles et intolérantes auxquelles les jeunes Amérindiens sont confrontés à l'époque. À l'âge de dix-sept ans, D'Arcy McNickle s'inscrit à l'Université de Montana où il poursuit des études en littérature et langues classiques. En 1925, le jeune étudiant vend ses terres afin de poursuivre ses études en Europe à Oxford et à Grenoble. De retour aux États-Unis, il cumule une série de postes divers en tant qu'écrivain, y compris chez l'Encyclopédie Britannica, avant de s'intégrer au *Bureau of Indian Affairs* (BIA) en 1934. Durant ses seize ans au service du BIA, D'Arcy McNickle lutte sans cesse en faveur des droits amérindiens. En 1944, il participe ac-



tivement à la fondation du *National Congress of American Indians* afin de créer un forum politique où les voix amérindiennes pourraient enfin s'exprimer. En désaccord avec la politique du BIA des années cinquante, notamment avec le déménagement des Amérindiens dans les zones urbaines, D'Arcy McNickle démissionne sans pourtant renoncer à la cause amérindienne. Pendant plusieurs années, il assiste de nombreuses communautés amérindiennes auprès de l'*American Indian Development Corporation*. Sa carrière s'oriente ensuite vers le domaine académique. Professeur d'anthropologie à l'Université de Saskatchewan à Regina, membre du comité de rédaction du Smithsonian Institute pour la révision du *Handbook of North American Indians*, et premier directeur du *Center for the History of the American Indian*¹ au Newberry Library à Chicago qui porte aujourd'hui son nom, D'Arcy McNickle ne cesse jamais d'écrire jusqu'à sa mort en 1977 à Albuquerque. Ses écrits démontrent un talent polyvalent et pour la fiction et pour l'essai et l'histoire amérindienne². Son génie se révèle par une volonté d'inclure de nombreux points de vue afin de relier des cultures autrement inaccessibles et aveugles les unes aux autres.

DÉDOUBLEMENT DE L'ÊTRE

Ceux qui ont connu D'Arcy McNickle en tant qu'ami se souviennent d'un homme capable de passer sans gêne de l'univers amérindien à l'univers euro-américain. À l'aise dans chaque culture, il a démontré néanmoins une appréciation et un respect considérables de leurs différences. Sa représentation littéraire de l'Amérindien rompt avec plusieurs siècles de tradition occidentale de mise en scène du bon ou mauvais sauvage, d'une race destinée à disparaître, ou d'une civilisation archaïque. Dès son premier roman, *Les assiégés*, l'auteur met au défi les stéréotypes de l'Amérindien avec son portrait d'Archilde Leon, homme ultramoderne qui passe, comme son créateur, d'un monde à l'autre.

D'Arcy McNickle tisse son histoire de la communauté Salish, dans la vallée de Sniélemen (mot qui signifie *montagnes des assiégés*) dans le Montana, autour du retour d'Archilde, fils métis de l'Espagnol Max Leon, et de la fille du chef Salish, Catherine Le Loup. Archilde est le plus jeune des onze enfants, dont sept fils nés de l'union de Max et Catherine. Il est aussi le personnage autour duquel l'action du récit pivote. Tous les autres personnages du roman regardent de près ses actions, soit dans l'attente de son échec, soit dans l'attente d'une délivrance du *statu quo* que seul Archilde semble capable de briser. Il inspire de la crainte à sa sœur, Agnès, car il est la première

¹ Fondé en 1972 afin de promouvoir et soutenir les études sur les Indiens de l'Amérique, le centre contient des collections importantes, notamment les collections Graff et Ayer.

² Voir aussi les autres textes de D'Arcy McNickle. *They Came Here First: The Epic of the American Indian* (1949), *Runner in the Sun: The Story of Indian Maize* (1954), *Indians and Other 64 Americans: A Study of Indian Affairs* (1959), *The Indian Tribes of the United States: Ethnic and Cultural Survival* (1962), *Indian Man: A Life of Oliver La Farge* (1971), *The Hawk Is Hungry and Other Stories* (1992).

personne dans la famille à avoir terminé ses études et à avoir travaillé loin de la montagne, dans les grandes villes. Sa mère le considère comme le meilleur de ses fils; il est le seul enfant, à part Agnès, que Max n'a pas banni de sa maison. Son frère Louis éprouve une certaine jalousie vis-à-vis d'Archilde, tandis que ses deux neveux, Narcisse et Mike, fils d'Agnès, l'admirent et bénéficient de l'attention qu'il leur porte. Archilde revient au domaine ancestral dans le dessein de le quitter à jamais. Il désire regarder le ciel de Sniél-emen une dernière fois, faire du cheval et de la pêche, afin de préserver le souvenir de ces choses où qu'il soit dans l'avenir. Il éprouve un grand regret, du remords même, d'être revenu dans ce monde déprimant de la réserve où rien n'a changé et ne changera jamais. Il décide de repartir aussitôt que possible, après avoir pris bien soin d'enregistrer chaque sensation dont le paysage de son enfance lui fait cadeau pendant ce bref séjour. Or, en l'espace de quelques heures, la profondeur des attaches sentimentales sur lesquelles l'identité d'Archilde s'appuie et sa sensibilité pour cette nature se révèlent d'une manière concrète et indéniable. L'appel de la terre de ses origines risque d'attirer Archilde à tout moment durant sa vie, nous explique le narrateur, car l'homme ne peut rien contre la force d'un tel magnétisme. À l'intensité des retrouvailles avec la terre s'ajoute celle de sa dernière rencontre avec sa vieille mère presque aveugle. Bannie de la grande maison de son mari, Max Leon, elle habite seule dans une petite cabane étroite. Mère et fils échangent très peu de mots. Archilde se contente de rester un moment avec elle, conscient de l'irrévérence d'un discours excessif. Archilde retrouve ensuite son père. Mais le vieil Espagnol profite de la réapparition de son fils pour l'agacer par une suite de provocations sarcastiques. Archilde essaie de garder son sang-froid face à ce père pour lequel il éprouve surtout de la peur, mais il tombe aussitôt dans le piège et fait connaître sa colère. La scène entre père et fils est interrompue par l'arrivée d'Émile Pariseau, voisin des Leon, qui leur rend visite pour discuter des chevaux volés et du voleur soupçonné – Louis Leon, disparu depuis un certain temps dans la montagne. Max affirme ne pas savoir où se trouve Louis, et affiche une complète indifférence quant aux conséquences de la capture de celui-ci par les autorités.

Avant la fin du deuxième chapitre du roman, tous les enjeux sont ainsi en place pour retenir Archilde à Sniél-emen bien au-delà du court séjour qu'il avait prévu. Les pièges affectifs, puis juridiques, dans lesquels notre héros va se retrouver s'avèrent être d'une conséquence plus importante que les mesquineries de Max. Réveillé par les sons, les couleurs et les sensations du paysage, Archilde va s'intéresser de plus en plus à ces gens qu'il avait autrefois quittés sans peine. Pris d'un sentiment de responsabilité croissante, Archilde est désireux de se réconcilier avec ce monde qu'il avait rejeté. Il joue un rôle de médiateur entre les personnages, notamment entre son père et sa mère. Sa présence sert à éclairer les rapports entre les diverses institutions euro-américaines (l'Église catholique, l'école) et la spiritualité des traditions autochtones. L'impasse majeure, et la seule



qu'Archilde n'arrivera pas à franchir, est celle qui tourne autour des questions de la justice et de la loi – comme nous le verrons à la fin du roman.

D'Arcy McNickle a toujours affirmé que les Autochtones doivent avoir une autonomie importante afin de préserver l'équilibre des communautés. *Les assiégés* met en scène le dilemme inévitable qui suit la dépossession des pouvoirs et la perte de l'identité communautaire, imposées par les institutions extérieures comme l'Église catholique et le gouvernement américain. La problématique se résume de manière très simple dans les réflexions de Catherine Le Loup. Celle-ci se remémore l'arrivée des Robes Noires, la grande cérémonie avec laquelle son père avait reçu ces dernières, et les bouleversements que leurs enseignements avaient entraînés au sein de son peuple depuis. Afin de renouer avec ce passé sacrifié aux préceptes des Robes Noires, Catherine implore subtilement son fils Archilde de l'amener une dernière fois à la chasse dans la montagne. Comprenant le désir de sa mère de remonter dans le temps, mais convaincu de la folie d'une telle aventure, Archilde finit par se plier à son souhait: «Il finit pourtant par céder et lui dit qu'il l'emmènerait à la chasse. Il savait qu'il n'aurait pas dû le faire. Il éprouvait quelque chose de vague, une impression qu'il ne pouvait expliquer. Mais ce n'était pas suffisant pour aller contre le désir de sa mère». (LA 148) Peu après leur départ, Archilde décide que «la promenade à cheval avec sa mère n'était rien d'autre qu'une partie de plaisir». La montagne est vide, différente d'autrefois quand on la traversait pour aller chasser le bison. Le fait qu'ils passent deux jours en selle sans apercevoir de traces de gibier confirme bien que la montagne est *sans vie*. Archilde et sa mère pénètrent de plus en plus loin dans la montagne à la recherche du gibier, tout en essayant de remonter dans le temps. Ils réussissent, de manière ironique, en tombant enfin sur «un gibier auquel ils ne s'attendaient pas». Il s'agit du shérif Quigley, un cavalier blanc, qui «appartenait à cette lignée des shérifs de l'Ouest du temps de la Conquête». (LA 150) Quigley annonce qu'il est à la poursuite d'un voleur de chevaux, sans les retenir plus longtemps. À la tombée de la nuit, mère et fils font une deuxième rencontre – celle de Louis. C'est lors de leur troisième rencontre dans la montagne avec le garde-chasse, Dan Smith, que la crainte intuitive d'Archilde s'avère bien fondée. Une horrible suite d'événements s'enchaînent: Louis Leon est tué par Dan Smith, qui est à son tour abattu par Catherine³. Sachant que la parole de deux Indiens n'a pas de crédibilité auprès des autorités blanches, Archilde propose d'enterrer les deux corps immédiatement. Sa mère proteste et exige que le corps de Louis soit ramené pour un enterrement dans le *coin de terre préparé par les Pères*. Elle a peur de ne jamais retrouver son fils s'il n'est pas enterré selon les traditions chrétiennes.

³ Le garde-chasse interprète mal les mouvements de Louis et tire donc sur lui à cause de ce qu'il croit la nécessité de se défendre. Les coups de fusil sont presque immédiatement suivis par la folle – mais compréhensible – réaction de Catherine qui venge la mort de son fils tué devant ses yeux en donnant un coup de hachette sur la tête de Smith. Archilde s'étonne du fait qu'elle a pu agir de cette manière «sans qu'on la voie ni l'entende». (LA 164)

Encore une fois, Archilde n'ose pas contrarier la vieille dame. «Il ne pouvait aller contre ses terreurs et ses superstitions et, à un moment donné, il éprouva même une sorte de mépris douloureux pour cette façon puérile qu'elle avait de réagir». (LA 166)

Que reste-t-il de cette *promenade* en montagne en dehors de la scène horrible des deux hommes assassinés? Quelle est la signification de cet épisode du roman pour les deux personnages encore en vie, Archilde et sa mère? Il semble s'agir d'une sorte de *baptême* par le sang, car chacun quitte la montagne avec une nouvelle appréciation de sa place dans le monde. Dans le cas de Catherine, cet événement est le dernier coup qui fait s'effondrer sa croyance dans la religion des prêtres. Pendant la descente vers Sniél-emen, elle essaie de comprendre les raisons des ennuis de son fils Louis. Sans condamner les prêtres, elle fixe néanmoins le début de ses problèmes à sa fréquentation des Pères. À son retour, elle suspend tout contact avec l'Église. Elle se sent plus morte que vive, certaine qu'elle ira en enfer, car selon elle, son crime est impardonnable. «Le péché exerçait alors sur elle un terrible ascendant». (LA 221) Elle trouve finalement un soulagement dans la résurrection d'une ancienne tradition: le fouettement devant le tribunal indien. Le vieux Modeste, frère du père de Catherine, se réunit clandestinement avec elle et d'autres membres de la communauté la veille du jour du festival de danse de l'été⁴. Il raconte comment le châtiment du fouet, tout comme la danse du scalp et du mariage étaient dénoncés par les Jésuites. Le vieux chef explique qu'à présent «on a oublié la loi ancienne et on se moque pas mal de la nouvelle». Modeste regrette qu'avec la perte du respect des anciennes lois traditionnelles, les jeunes gens de la tribu ont perdu aussi le respect pour les *anciens* de la tribu: «J'en suis désolé, les jeunes gens ne respectent ni l'une ni l'autre, et les vieux n'ont plus le plaisir de faire des remarques sur ce qui est bien ou ce qui est mal». (LA 258) Après l'épisode dans la montagne, Catherine désire revenir vers les anciennes lois abandonnées dans sa jeunesse. Elle s'adresse au tribunal pour raconter son crime et les cauchemars qui l'ont incités à renoncer à la religion des Pères. Depuis la descente de la montagne, elle a fait, à plusieurs reprises, un rêve où elle se trouve au ciel devant Dieu. À chaque fois, elle n'est pas heureuse, car il n'y a pas d'animaux pour faire la chasse, pas de poissons dans les rivières, et aucun de ses proches ne vit là. Dieu lui permet alors d'aller au paradis des Indiens. Une fois arrivée, l'entrée lui est refusée parce qu'elle est baptisée. Elle doit retourner d'abord sur terre pour renoncer au baptême des prêtres. (LA 261) Modeste soutient Catherine, car il a suivi «le même chemin que cette femme», et il est «retourné vers ce monde qui existait avant l'arrivée des choses nouvelles». (LA 262) Le groupe d'Indiens réunis prend la décision, collectivement, de revenir sur ses pas pour corriger ses erreurs.

⁴ Les danses traditionnelles sont interdites soit par la religion Catholique, soit par le gouvernement américain. Les Indiens dans le récit préservent ce qu'ils peuvent de la danse traditionnelle de l'été dans une ambiance théâtrale sous les yeux des spectateurs le 4 juillet - la Fête de l'Indépendance.



Pour Archilde, la promenade en montagne est également révélatrice de son état d'âme. Un passage en particulier retient l'attention du lecteur. Pendant la troisième nuit passée dans la montagne, couché à côté de son frère et de sa mère, il est envahi par les mystères de la nuit. Or, des images d'un autre monde perturbent soudainement son esprit. «Il vit briller les lumières d'une ville... Des gens allaient et venaient, dans la rue ou dans des salles immenses ; la lumière, les bruits, les odeurs appartenaient à un autre monde. Dès que son esprit fut accaparé par ces pensées, la montagne cessa d'avoir pour lui de l'importance, que ce soit maintenant ou autrefois. Il en fut submergé. Cet endroit, ce pays où il était né, lui était devenu étranger». (LA 155) Un daguet apparaît devant Archilde le lendemain matin, tout droit dans sa ligne de tir. Il pourrait tuer le gibier facilement, mais il hésite, incapable d'accomplir ce geste. Il n'a pas besoin de tuer l'animal dont personne n'a besoin de la viande, et la méthode de chasse ne met pas en évidence ses qualités de tireur. Il devient conscient que la chasse, dans ce contexte, ne représente plus rien de ce qu'elle représentait autrefois pour ses ancêtres. Maintenir la pratique de la chasse dans ce contexte ne serait qu'une manière superficielle d'affirmer son identité amérindienne.

Ces deux passages sont révélateurs de la double identité d'Archilde. Homme de la montagne, il est également homme de la grande ville, car son esprit porte les traces de la vie citadine. En dépit de son appréciation profonde de la nature, il ne peut pas nier sa modernité. Il est respectueux des traditions de la chasse, et il maintient son indianité en refusant de prendre de la nature quelque chose dont il n'a pas véritablement besoin. Sans renoncer aux traditions, Archilde ne veut pas non plus les vivre de manière artificielle. Le pays de son enfance lui apparaît *étranger*, comme nous dit le texte. Il est probable qu'Archilde ne reconnaît (et *ne se reconnaît pas* à) cet endroit tout simplement parce que son être a évolué pendant son absence et ses voyages. C'est *lui* qui est devenu étranger à la montagne. Toujours autant attaché à ce lieu, il porte un nouveau regard sur elle. Au début de la promenade, Archilde constate de manière très réaliste, que l'environnement s'est appauvri dans la montagne. Pendant deux jours, Archilde et sa mère ne trouvent aucune trace de gibier – chose tout à fait inhabituelle dans la montagne d'autrefois. Archilde s'efforce de retrouver la montagne d'hier, imaginant les bruits, les goûts, les odeurs et les lumières d'avant. Mais les images de la ville et du monde moderne envahissent ses pensées. Archilde ne peut pas oublier ce qu'il sait être une vérité. Le monde, comme la montagne, a changé, et il continuera à changer. Il doit donc se réconcilier avec la montagne *d'aujourd'hui*. Le retour au pays de son enfance lui donne l'occasion idéale — mais douloureuse — de mesurer les transformations de sa personne et de la montagne. Cette nouvelle compréhension de son être et de la nature signale un retour à l'équilibre de l'homme et son environnement. Pour Archilde, cet homme moderne qui n'a pas complètement perdu son lien avec le passé, *l'environnement personnel* est devenu un double espace affectif et de la montagne et de la ville.

AU BOUT DU NOUVEAU MONDE, UN MONDE À L'ENVERS...

Grand historien du parcours amérindien dans l'Amérique du Nord, l'auteur D'Arcy McNickle peint dans l'univers des *assiégés* le tableau historique du Nouveau Monde à l'aide de plusieurs personnages représentatifs des acteurs de la colonisation des Amériques. Ce tableau comprend les personnages suivants: la tribu amérindienne des Salish (Catherine et Modeste), les enfants métis nés de l'union entre l'Amérindien et l'Européen (Archilde, Louis et Agnès), les *cow-boys* et les Euro-américains (Dan Smith et le shérif Quigley), l'influence française et la religion catholique avec le Père Grépilloux, et la présence espagnole (Max Leon). Ajoutons à cette liste de personnages deux autres éléments, la montagne et la ville – les deux lieux que l'homme habite et qui forgent son esprit. Nous trouvons même un souvenir des comptoirs de la traite avec l'épicier George Moser. Tous les personnages du livre se trouvent à Sniél-emen au carrefour du vingtième siècle, piégés dans un système mis en route depuis deux ou trois siècles. Malgré leur cohabitation dans cette Amérique, ils ne se comprennent pas. La faille qui les sépare devient de plus en plus grande. Dès qu'un personnage s'écarte momentanément du rôle qui lui est imposé par l'ordre des choses, la vie n'a plus aucun sens. Certains essaient quand même d'ouvrir leur perspective sur le monde qui les entoure. Max Leon, grâce au contact qu'il entretient avec son fils Archilde, change radicalement son point de vue sur les Amérindiens. Grand ami du Père Grépilloux, Max passe des heures à discuter avec lui. Le Père Grépilloux est en train de retracer l'Histoire de Sniél-emen dans un journal. Le Père Grépilloux veut que Max lui raconte ses premières impressions sur les Indiens. Mais Max ne se souvient de rien en particulier à leur égard. Les Indiens, il les voyait comme tout autre peuple, «dans la mesure où les individus étaient extrêmement différents», ils «n'étaient pas pour lui de «bons sauvages» ou les enfants d'un paradis perdu». (LA 61) Il ne peut pas dire pour quelle raison il est venu vivre parmi eux pendant l'année 1870, sauf qu'il avait été très ému par le paysage. «Non, pour autant qu'il s'en rendît compte, ce qui l'avait attiré, c'était la terre. Il descendait d'une souche de paysans espagnols et était instinctivement attaché à la terre». (LA 62) Las de ses éternels déplacements en tant que trappeur, «de sillonner en tous sens, mourant presque de faim», avec «le risque toujours présent de rencontrer des Indiens hostiles, et pardessus tout dans la plus grande solitude au milieu de ces rivières et de ces montagnes inconnues», Max était tout simplement «arrivé au terme de sa route». (LA 62) Il se souvient, cependant, du premier moment où son regard est tombé sur la croix plantée à Sniél-emen par les Pères. «Ce qui m'a fait le plus chaud au cœur, mon Père... Ce fut d'apercevoir la Croix. Quand j'ai regardé en bas, j'ai vu la Mission, presque à mes pieds. J'ai cru que j'étais arrivé au bout du monde». (LA 63)

Max commence à douter fortement de la légitimité de sa présence parmi les Indiens. Il ne trouve aucune justification aux bouleversements que les Européens ont apportés dans les cultures amérindiennes. Sa vie se résume à quarante ans de ma-



lentendus, entre lui et ses voisins, contre quatre siècles de colonisation européenne. Il explose finalement devant l'épicier George Moser lorsque celui-ci fait référence à l'argent que lui doivent tous les Indiens de Sniél-emen: «Nous avons cru construire un monde nouveau, n'est-ce pas? Regard le résultat!» (LA 184) Max Léon exprime sa honte, car le pays est riche, mais les Indiens sont très pauvres. Il s'agit d'une situation illogique à son avis, dû sans doute à l'intervention des hommes et des institutions qui ont détruit l'équilibre des sociétés amérindiennes: «Le pays est riche et encore vierge, mais les gens n'ont rien. [...] Non, je ne vois pas de quoi le monde pourrait nous remercier! Pose-toi la question, qu'est-ce qu'on leur a apporté? Des chemins de fer, des banques, des commerces qui marchent bien, comme le tien dont tu veux te débarrasser... Pose-toi la question!» (LA 185)

C'est vers son fils, Archilde, que Max Leon va se tourner pour rectifier les erreurs du passé. Il est persuadé qu'Archilde mérite une chance de se sortir du mauvais tour que la vie lui joue. Max ouvre ses yeux et s'étonne des talents et de la bonne volonté d'Archilde. Dernier-né de ses enfants, il représente aussi le dernier espoir que Max possède pour tirer un sens des quarante années de sa vie passées à Sniél-emen. Le sort d'Archilde se situe en fait dans un contexte plus large que celle de la famille Leon. Son destin représente la culmination de quatre cents ans d'Histoire *partagée*, car nous sommes tous impliqués dans l'intrigue qui se déroule sur cette Terre d'Amérique.

ARCHILDE – ARCHÉTYPE D'UN NOUVEL HOMME POUR UN NOUVEAU MONDE?

Archilde porte en lui l'espoir d'un monde meilleur pour son père physique, Max Léon, ainsi que pour son père spirituel, le vieux prêtre Grépilloux. Le père Grépilloux nous apprend à travers son journal, rédigé en français et en latin, que d'autres jeunes hommes prometteurs avant Archilde sont aussi tombés dans des pièges. Parmi tous ces destins manqués, celui du Grand Paul – l'avant-dernier des fils les plus doués de Neuf-Pipes, dont la famille avait «quelque chose de distingué». (LA 74) Le prêtre affirme n'avoir jamais eu d'élève indien plus brillant que le Grand Paul, et il regrette sa mort prématurée. Il fait le rapprochement évident entre le Grand Paul et Archilde, convaincu du fait que les troubles du premier garçon étaient dus à son époque, et que le deuxième portait en lui la promesse du demain.

Grand Paul, lui aussi, aurait dû avoir sa victoire et aurait pu l'avoir s'il était né plus tard. Au lieu de cela, il était tombé, victime de la barbarie et du chaos social entraînés par l'effondrement des règles de vie séculaires. La période de transition avait été longue, mais peut-être touchait-elle à sa fin. Ce jeune garçon était peut-être la promesse d'un nouveau jour... (LA 126)

Malgré tout l'espoir du Père Grépilloux, Archilde deviendra aussi victime de son destin manqué. Ayant peur pour sa mère, il tait les événements passés dans la montagne, même lorsqu'il est retenu par l'Agence des affaires indiennes pendant l'enquête que le shérif Quigley mène sur la disparition de Dan Smith. Il passe des semaines en

prison et connaît «tour à tour la peur et la honte, la peur de ce qui pourrait lui arriver et la honte des mensonges sur lesquels il était amené à porter serment». Le narrateur s'introduit à ce moment dans le récit pour nous prévenir du triste sort qui attend Archilde, tout en confirmant le destin exceptionnel, mais manqué, auquel le héros a été voué:

Fierté et force d'âme – il était voué par ces vertus à une existence particulière... Pourtant, quelque chose était venu contrarier le destin, inutilement, sans raison. La fin était survenue avant même que le départ ait été pris. Il allait finir comme tous les autres adolescents de la Réserve, en prison ou comme un hors-la-loi caché dans la montagne. (LA 189)

Mais à deux reprises dans le récit, nous croyons avec Archilde qu'il va quand même surmonter les événements. La première fois, Archilde se confie à son père, qui promet de l'aider. «On ne va pas laisser ta vie s'arrêter là, comme tu dis. Nous allons repartir sur des bases nouvelles!» (LA 201) Ils parlent très concrètement de la possibilité d'envoyer Archilde en Europe pour étudier la musique, en discutant des détails précis pour savoir comment Archilde pourrait se rendre à l'étranger et qui pourrait l'aider là-bas. (LA 202) Malheureusement, Max meurt quelques jours après, sans avoir pu concrétiser ses projets. Archilde se confie ensuite à un deuxième personnage, l'agent des Affaires Indiennes, Horace Parker. L'agent est du côté d'Archilde, et il désire véritablement l'aider. Il faut d'abord se procurer la confession de Catherine. Encore une fois, le temps devient un adversaire redoutable, car Catherine meurt d'un état fiévreux avant la réalisation du projet. Ravagé par le deuil, Archilde se laisse guider par son amie, Élise La Rose. Elle l'emmène instinctivement dans la montagne avec ses neveux, Mike et Narcisse. Archilde se rend compte trop tard de leur erreur. Leur départ sera certainement pris pour une fugue et sera considéré comme une preuve de culpabilité par les autorités. Avant même de pouvoir convaincre Élise de leur folie, ils sont pris en piège par le shérif Quigley. Le récit se termine avec une scène sanglante et familiale: Élise tue le shérif! Le campement est aussitôt encerclé, car le shérif n'est pas venu seul à la chasse à l'homme. Archilde tend ses mains pour recevoir les menottes pendant que Mike et Narcisse essaient de fuir. L'histoire s'arrête abruptement là, mais l'Histoire ne se termine pas, car les malentendus qui ont déclenché cette tragédie risquent de se reproduire aussi longtemps que nous n'avons pas fait le point sur notre passé, notre présent et notre avenir dans l'Amérique.

L'ART DU RÉCIT DANS L'UNIVERS MULTICULTUREL DE D'ARCY MCNICKLE

La première base de la lecture contemporaine du roman *Les assiégés* se construit d'abord sur la reconnaissance du rapport entre le *réel* et la *fiction*, et les techniques par lesquelles la fiction met en évidence les réalités. D'Arcy McNickle a choisi l'art de la fiction, comme il l'explique dans une lettre à John Collier⁵, parce que cette forme

⁵ Dirigeant du *Bureau of Indian Affairs* sous lequel D'Arcy McNickle a travaillé.



d'écriture lui semble être le moyen le plus efficace pour transmettre un maximum d'éléments, au public le plus large. Il cherche à pénétrer la *compréhension* de l'individu – chose qu'il estime être la meilleure qualité de l'être humain:

I have chosen the medium of fiction, first of all because I understand the storytelling art, and in the second place I know by rationalization that fiction reaches a wider audience than any other form of writing; and, if it is good fiction it should tell a man as much about himself as a text combining something of philosophy and psychology, a little physiology, and some history, and should send him off with the will to make use of his best quality, which is his understanding⁶.

La simplicité avec laquelle D'Arcy McNickle raconte l'histoire d'Archilde révèle en effet des stratégies à la fois discrètes et sophistiquées. Son style d'écriture, clair et direct, a souvent été comparé à celui d'Ernest Hemingway. À travers les thèmes qu'il aborde, celles de la communication interculturelle et la réconciliation occupent une place primordiale. D'Arcy McNickle explore en détail le processus communicatif et démontre les pannes de la communication liées à l'incompréhension entre interlocuteurs des cultures diverses. L'auteur reste néanmoins discret dans son texte car il ne porte jamais jugement sur ses personnages. Au lieu d'interpréter les faits et les événements de manière explicite, D'Arcy McNickle semble plutôt inviter son public à réfléchir sur les raisons et les remèdes à cette incompréhension réciproque. Rappelons que D'Arcy McNickle était un homme 'multiculturel' avant que le terme soit inventé. Il ne s'est jamais conformé aux stéréotypes dans sa propre vie, et tout au long de sa vie, il a témoigné des dangers liés aux analyses catégoriques de l'Autre qui terminent par nous enfermer tous. Selon Dorothy Parker, D'Arcy McNickle était un modèle important pour les jeunes Amérindiens au vingtième siècle car il a démontré que c'était possible de conserver son identité amérindienne sans pourtant renoncer au monde moderne. (Parker, 1992) Ceux qui vivent l'expérience d'une identité biculturelle à l'instar de D'Arcy McNickle et son personnage d'Archilde peuvent se reconnaître dans le double besoin de se réconcilier non seulement avec le monde extérieur, mais aussi avec le monde intérieur. D'Arcy McNickle a écrit sur les réalités qu'il a connues en tant que Métisse et représentant de deux univers divergents. Dans son univers romanesque, il a développé un style d'écriture qui privilégie l'échange, le dialogue, la réflexion et la compréhension entre individus. De cette manière, D'Arcy McNickle a essayé de construire des ponts entre tous ces mondes — romanesque et réel, autochtone et euro-américain, modern et ancien — perpétuellement mis en parallèle à notre plus grand détriment.

UNE MODERNITÉ AMÉRINDIENNE – MAIS LAQUELLE?

Linda Tuhiwai Smith, dans son excellent ouvrage qui met en question les méthodes et la raison d'être de la recherche scientifique occidentale, *Decolonizing Methodologies*.

⁶ Extrait d'une lettre faite à John Collier. Cité par Birgit Hans (1996), pp. 223–238.

Research and Indigenous Peoples (1999), souligne que l'expérience de la fragmentation, souvent citée comme phénomène «postmoderne», est connue de l'Amérindien depuis le début de la colonisation. Elle explique comment l'impérialisme avait pour but la déstabilisation, la fragmentation, le désordre, le chaos, la perte de l'identité, du territoire, des réseaux social et familial, de l'histoire et de la langue chez les peuples indigènes⁷. Victimes d'une fragmentation qui est signe, donc, non pas du post-modernisme mais d'une colonisation qui a commencé il y a quatre cents ans et qui ne termine guère, la tribu Salish de Sniél-emen se pose une question primordiale: quelle modernité amérindienne pour quel avenir? Chaque membre de la communauté témoigne à sa façon de l'incapacité des institutions extérieures, autrement dites *modernes*, à subvenir aux besoins du peuple. Sur le plan spirituel, le cas de Catherine illustre le fait que le catholicisme ne remplit pas le gouffre laissé par l'abandon des cérémonies amérindiennes. Sur le plan juridique, Modeste affirme que ne personne ne respecte ni les nouvelles lois, ni les anciennes. Sur le plan économique, Max s'étonne que les Indiens souffrent d'une pauvreté extrême en dépit de la richesse de la terre et du pays. Les écoles, au lieu d'instruire les enfants amérindiens comme Mike et Narcisse, leur instillent la peur et encouragent la délinquance. Même les enfants les plus doués – le Grand Paul, Archilde – sont dès le début voués à l'échec. Dans une situation où ils se trouvent *sans loi ni foi*, après avoir fait entièrement confiance aux pouvoirs des institutions comme l'Église, l'école, et le gouvernement des colonisateurs, le peuple amérindien de Sniél-emen cherche un compromis qui lui permettra d'évoluer comme tout autre peuple humain sans avoir pourtant à s'effacer derrière un faux-semblant de modernisme. Il s'agit d'une recherche collective, et à plusieurs reprises dans le roman, nous trouvons la communauté rassemblée en train de discuter du grand écart qui sépare le présent du passé. Réunis autour du feu pour fêter le retour du jeune Archilde, par exemple, ce peuple partage un repas, et chacun raconte une histoire. Ensemble, les festoyeurs profitent de ce moment privilégié pour se distraire et pour s'instruire. Archilde écoute attentivement, et malgré lui, il trouve les histoires merveilleuses et «pleine(s) de sens». C'est ainsi que cette communauté se rend compte de tous les grands bouleversements qu'elle a déjà subis et qu'elle a, pourtant, surmonté dans le passé: la découverte du silex, de la hache de fer, du fusil. Avec chaque nouvelle découverte, leur mode de vie a changé, et à chaque fois, il fallait trouver le juste moyen pour incorporer le nouvel outil à leurs habitudes.

⁷ Linda Tuhiwai Smith expose comment la recherche contemporaine continue ce processus de fragmentation de l'univers indigène en reléguant certains objets tels les os ou les momies aux musées; les langues aux linguistes; les coutumes aux anthropologues; les croyances et les comportements aux psychologues. (p. 4) Son livre, *Decolonizing Methodologies*, met en évidence le travail collectif de nombreux chercheurs indigènes contemporains qui souhaitent développer des méthodologies et des protocoles scientifiques qui prennent en compte tout l'univers social de l'être.



Raconter. Telle est la route que D'Arcy McNickle semble nous suggérer pour affronter l'avenir, et telle est la méthode dont il se sert lui-même pour écrire son roman. Découpage fait d'éléments tirés à la prose traditionnelle et du récit oral des traditions amérindiennes, D'Arcy McNickle exemplifie, en tant qu'écrivain par son écriture, et en tant qu'être humain par sa vie, ce que nous pouvons appeler une *modernité réflexive*⁸. Envisager une modernité dans laquelle nous pouvons intégrer nos mythes et nos récits traditionnels, puiser dans notre mémoire et nous projeter dans le futur sans nous perdre dans le présent, voici l'art de vivre. *Les assiégés* raconte tout simplement l'histoire d'une communauté amérindienne à l'aube du siècle dernier, et qui s'éveille à la nécessité de préserver à tout prix les traditions essentielles à leur culture, tout en intégrant les apports du monde extérieur.

AMÉRINDIANITÉ ET AMÉRICANITÉ

Pour conclure cette analyse, nous aimerions proposer une dernière lecture du roman sous la perspective de deux notions de plus en plus développées par les chercheurs contemporains: l'*américanité* et l'*amérindianité*. Même si ces deux termes n'existaient pas à l'époque de la première publication du roman en 1936, le fait que le livre se prête si facilement aux débats d'aujourd'hui ne fait que confirmer son aspect universel. Les quelques éléments indiqués dans l'introduction sur la vie de l'auteur évoquent des événements clés dans l'Histoire de l'Amérique, et en particulier de l'histoire amérindienne: Louis Riel et les révoltes des Métis, la migration forcée des tribus amérindiennes du Canada et des Etats-Unis, le système de la Réserve, les pensionnats pour jeunes Indiens, la prise en charge des affaires amérindiennes par le gouvernement américain à travers le *Bureau of Indian Affairs*, la fondation d'organisations autochtones comme le *National Congress of American Indians*, et le développement des études amérindiennes au courant du vingtième siècle, soutenues par la création de centres de recherche comme le *D'Arcy McNickle Center for the History of the American Indian* au Newberry Library. Le nom de D'Arcy McNickle s'inscrit également sur l'importante liste des auteurs qui marquent une renaissance de la littérature amérindienne.

Pourquoi lire le roman amérindien aujourd'hui? Et pourquoi lire en particulier D'Arcy McNickle? Avec la publication de *Les assiégés*, D'Arcy McNickle cherchait déjà en 1936 à mettre en évidence tous les rapports entre les domaines de la justice, de la criminalité, de la souveraineté, de l'éducation, de la pauvreté, de l'exclusion, des droits

⁸ Ce terme est emprunté à Thibault Martin (2003). Selon lui, la modernité réflexive implique qu'un peuple peut faire des compromis afin que ses institutions et pratiques traditionnelles puissent être associées aux institutions et pratiques modernes, qu'elles soient imposées ou invitées de l'extérieur. Cette théorie rompt avec bon nombre de perspectives rigides sur la modernité et nous permet d'envisager la complexité de la modernité autochtone. Thibault Martin témoigne de nombreux cas contemporains chez les Inuit qui ont su faire une hybridation entre institutions modernes et traditionnelles de manière à ce qu'elles soient complémentaires.

de l'homme, et de la diversité culturelle pour faire des études amérindiennes un sujet interdisciplinaire. Son premier roman pose aussi les mêmes questions sur la rencontre entre les Amérindiens et les Européens que celles qui ont fait la substance des débats internationaux en 1992 pendant l'anniversaire du voyage de Colomb. Sans exception, ce roman s'adresse à toute personne de l'ère moderne qui souffre de la séparation avec son environnement, du déchirement de son être, et de la distance entre les générations, écartées par des questions morales aux conséquences de plus en plus graves. Archilde représente le métis que nous sommes tous dans une Amérique plurielle. Il nous guide dans le dédale de la montagne qui symbolise notre recherche d'identité, et il marche de cette manière dans la trace de ses ancêtres amérindiens qui ont servi de guides aux Européens dans le Nouveau Monde. À l'instar de D'Arcy McNickle, nous pouvons faire le pont entre l'amérindianité et l'américanité pour nous demander si la littérature amérindienne pourra de même nous guider dans le labyrinthe que s'avère être le débat actuel sur le multiculturalisme dans les Amériques?

BIBLIOGRAPHIE:

- Hans, Birgit (1996). 'Because I Understand the Storytelling Art: The Evolution of D'Arcy McNickle's *The Surrounded*'. In Helen Jaskoskie (ed.) *Early Native American Writing*. New York: Cambridge UP: 223–238.
- Martin, Thibault (2003). *De la banquise au congélateur: mondialisation et culture au Nunavik*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- McNickle, D'Arcy (1936). *The Surrounded*. Albuquerque: U of New Mexico P. Traduction française: *Les assiégés*. Traduit par Gérard Petiot (1999). Mayenne : Mercure de France.
- Parker, Dorothy (1992). *Singing an Indian Song. A Biography of D'Arcy McNickle*. Lincoln : U of Nebraska P.